

Mort et travail de pensée

ONT PARTICIPÉ À CET OUVRAGE

Jean-Michel Coq
Frédéric Forest
Jean-Pierre Kamieniak
Pascal Le Maléfan
Hélène Marie-Grimaldi
Ouriel Rosenblum
Aubeline Vinay
Catherine Weismann-Arcache

Sous la direction de

**François Pommier
et Régine Scelles**

Mort et travail de pensée

Points de vue théoriques
et expériences cliniques

 éditions **ères**

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3122-8

Première édition © Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction.....	7
-------------------	---

Approche théorico-clinique

Mort et seconde mort en psychanalyse <i>Frédéric Forest</i>	15
La recherche de la mort pour échapper à la contrainte <i>François Pommier</i>	35
Mort et travail de pensée chez Sigmund Freud <i>Jean-Pierre Kamieniak</i>	62
L'hallucinatoire salutaire et la mort imminente. Une pratique du réel <i>Pascal Le Maléfan</i>	101

Confrontation à la mort participant à la construction psychique

La mort d'un frère <i>Régine Scelles</i>	141
Rêver d'amour pour penser la mort. Les théories sexuelles infantiles comme traitement psychique de la mort <i>Catherine Weismann-Arcache</i>	171
Mort et créativité psychique. Les morts et leurs enfants <i>Ouriel Rosenblum</i>	189

Dispositifs de soin

Mort et clinique de l'urgence <i>Jean-Michel Coq</i>	209
Le bébé et la mort en réanimation néonatale <i>Hélène Marie-Grimaldi</i>	238
Éthique et déontologie face au désir de mort de jeunes adultes atteints de myopathie : réflexions autour d'un cas clinique <i>Aubeline Vinay</i>	274
Bibliographie	307

Introduction

« Le deuil est donc affaire entre vivants : ce sont les vivants qui s'affairent, et transforment l'instant en pièce montée ; quant au mort, il est, comme on sait, retiré de toutes les affaires. »

V. Jankélévitch, *La mort*, p. 226.

L'idée, la réalité de la mort ne peut se concevoir sans une réflexion sur le travail de deuil inévitablement engagé dans les dispositifs mis en place pour soutenir et accompagner les vivants. Les expressions courantes telles que « être en deuil », « décréter une journée de deuil », « faire le deuil de », « le travail de deuil »... ont de multiples significations sur les

plans individuel, familial, sociétal et culturel. Chaque culture, de manière évolutive au fil du temps, a imaginé différentes façons de penser la mort, a créé des images pour la représenter, des mythes pour en parler et des rites pour la faire figurer dans la vie.

Chacun des auteurs de ce livre, à un moment ou à un autre, souligne que face au traumatisme que représente la mort la culture propose certains cadres permettant d'éviter la sidération et de maintenir le lien indispensable à la poursuite de la vie psychique et intersubjective. Par ailleurs, le destin organisateur du traumatique, mis en lumière par Freud en 1939 dans *L'homme Moïse*, se trouve illustré ici de façon magistrale par le travail qu'accomplissent la plupart des cliniciens auprès de leurs patients, permettant par à-coups successifs « répétition, remémoration, élaboration » et ne ménageant pas leurs efforts pour rendre réelle l'expérience oubliée, pour la faire revivre dans l'aventure transférentielle.

Les Anglais utilisent trois mots pour parler du deuil : *bereavement* qui se rapporte à l'événement, à la séparation, à la dépossession, *grief* au ressenti, à la douleur, à la peine et *mourning* qui se rapporte davantage à la durée et au processus de deuil. De son côté, le français dispose d'un seul mot, de sorte que les modulations apportées dans chacune des expressions anglaises doivent être dans la langue française surajoutées au mot lui-même pour donner les caractéristiques de l'affect en lien avec le deuil. Il reste néanmoins que le français rapporte toujours davantage le deuil à l'objet perdu qu'à la manière

dont il a été perdu. Ainsi, on parle du deuil d'un être cher ou bien d'une relation de couple, deuil de son intégrité corporelle et/ou de sa jeunesse, de la normalité d'un enfant handicapé, d'une promotion attendue ou de projets impossibles à réaliser...

Dans chaque cas, il s'agit de renoncements imposés, de pertes en lien avec des changements plus ou moins brutaux. Le suicide, voire le simple désir de mettre fin à ses jours posent à cet égard des questions particulières. Elles sont évoquées dans ce livre. Quand l'autre donne à voir qu'il a eu une part active dans sa propre disparition, comment penser la mort, comment entrer dans un processus de deuil au même titre que celui qui suit la mort dite naturelle à travers l'évolution d'une maladie ou bien la mort par accident ?

Les deuils concernent tous les domaines de l'existence. Le bébé doit renoncer à la présence constante de sa mère comme l'humain au fil du temps devra renoncer à sa toute-puissance héritée de l'enfance. Nous savons bien que nous nous construisons à la faveur de ces ruptures, de ces manques, de la reconnaissance de notre finitude. Ces éléments peuvent néanmoins continuer à présenter un caractère traumatique parfois difficile à transformer au niveau psychique. Il n'y a pas de différence de nature entre les renoncements nécessaires et des renoncements mutilants et sclérosants, mais des différences qui sont issues d'un tissage complexe de liens entre le sujet, son histoire, ses objets internes et externes.

Le travail psychique qui fait suite à la « perte » réelle, imaginaire, fantasmatique, s'organise dans une temporalité spécifique pour chaque sujet. Il peut commencer, sur le plan imaginaire et fantasmatique, très longtemps après le moment de la disparition de ce qui était attendu réellement. Par ailleurs, à tous les stades de son évolution, le processus de deuil peut être entravé, s'interrompre et reprendre plus tard, par exemple au moment d'une autre perte, dans un effet d'après-coup. Le trauma refoulé demeure, toujours prêt à resurgir sous des formes variées ; les auteurs, dans ce livre, l'évoquent fréquemment.

La perte d'un être aimé, c'est la perte d'un humain « comme soi ». Elle renvoie au champ qui s'ouvre pour la pensée à l'idée qu'un jour « je ne serai plus » et qu'il fut un temps où « je n'étais pas encore ». Elle renvoie également à la liberté que peut prendre l'autre par rapport à soi sans qu'il soit possible de le retenir. Tout deuil sollicite le sujet et ses liens aux autres et lui rappelle douloureusement son ontologique dépendance à l'autre. Sur le modèle de l'affirmation de Winnicott qui soulignait que le bébé n'existe pas sans sa mère, le fait d'être confronté au deuil oblige le sujet à se souvenir du fait qu'il est pétri des autres et que ces autres, en disparaissant, lui enlèvent une partie de ce qu'il est.

Cette perte peut solliciter la créativité pour que l'impression de vide ne se constitue pas en abîme absorbant le sujet tout entier ; dans ce cas, la perte est transformée par la pensée afin que l'espace qu'a occupé l'absent soit modifié ; faute de pouvoir rem-

placer l'autre, on le recrée. La création, le travail de pensée que suscite la confrontation à la mort sont évoqués dans ce livre comme ce qui permet au sujet de ne pas mettre en jeu le travail impossible qui viserait à recréer « comme avant », « comme si la perte n'avait pas eu lieu », mais de devenir « comme après » : reconstruire plutôt que reconstituer. Lors de ces événements douloureux – deuil, de *dolore* : souffrir – resurgissent les souvenirs, les images spontanées d'une chose absente mais ayant existé, telle l'empreinte laissée sur le sable par un promeneur. Dans cette distance passé-présent se mêlent souvent idéalisation (ou l'inverse) et réalité. Dans la représentation du passé, où est la limite entre mémoire et imagination ? Une mémoire avant tout personnelle.

Le travail de deuil, lié à toute perte, peut être perçu comme un travail de mémoire et d'oubli. Il implique la pensée du « toujours », du « jamais », de l'« irréversible », la perte du contrôle sur soi et sur l'autre, pour imaginer l'absence de l'autre et surtout la sienne. Il oblige à se figurer l'invisible, l'inconnu, personne ne peut dire qu'il sait ce qu'est la mort, et ce que sent, ce qu'est celui qui est mort. Comme le souligne V. Jankélévitch, « la mort nous arrive, mais la mort *elle-même*, à proprement parler, nous ne l'éprouvons pas¹ ». Seul le passage par sa propre douleur permet d'avoir des pistes pour se représenter, continuer à penser l'autre externe mort et l'autre

1. V. Jankélévitch, *La mort*, Paris, Flammarion, 1977, p. 240.

interne tel qu'il était et tel qu'il est devenu, hors présence, dans la réalité externe. Le travail de transformation qui s'opère, quand nous cherchons à penser l'impensable, conduit à une interrogation sur l'objet transformé : pouvons-nous le considérer comme identique à celui qui a été perdu ? La transformation qui permet de continuer sa propre route avec l'absence ne fait-elle pas courir au sujet un douloureux risque de se sentir déloyal par rapport à soi et par rapport à l'autre ?

C'est parce que l'oubli trouve une place sans déclencher une trop douloureuse culpabilité que peut éclore le souvenir, ce signe de l'absent – personne ou tout autre objet perdu – reconnu comme ayant existé mais n'étant plus. Alors il sera possible de perdre sans se perdre, de trouver un sens au futur, de se réconcilier avec la vie.

Évidemment, cette question interroge du côté de la nostalgie mortifère pour certains, créatrice pour d'autres. Le travail du deuil réactive les problématiques de chacun des sujets concernant la séparation qui permet l'établissement de l'intersubjectivité puis de la subjectivité. Dans ce livre, les auteurs proposent à la réflexion des dispositifs d'aide qui peuvent être mis en place lors de la perte réelle d'un être cher. Ils travaillent également sur les problématiques et les éventuelles modalités de traitement de deuils qui n'ont pas été faits ou qui ne sont pas terminés, et qui peuvent donc resurgir sur une autre scène, dans une temporalité décalée.

APPROCHE THÉORICO-CLINIQUE

Mort et seconde mort en psychanalyse

Frédéric Forest

« De tout temps, les plus grands Sages ont porté le même jugement sur la vie : elle n'a aucune valeur. »

F. Nietzsche, *Crépuscule des idoles*.

La mort est un objet. Elle peut être donnée, vendue, marchandée, troquée, tronquée, ratée, rendue. C'est un objet de désir, de commerce, de chantage. Freud a volontiers repris cette image de Shakespeare : nous sommes en dette d'une mort (Freud, 1915*b*, p. 144).

Frédéric FOREST, *chercheur associé au laboratoire PSY-NCA, université de Rouen, chercheur associé au laboratoire CRPMS, université Paris 7 Diderot.*

fredericforest@wanadoo.fr

Appréhender la mort comme l'objet d'une économie nous permet de comprendre autrement certains phénomènes et théories psychiques. En faisant travailler ce postulat, nous proposons d'aborder l'étude de la mort dans la psychanalyse de deux façons. D'une part, nous évoquerons la vision freudienne de la mort en termes psychiques, c'est-à-dire au niveau individuel. Freud pense la mort en termes d'économie psychique : en considérant l'humain comme un être parcouru par une tension et en posant la question de la représentance de la mort dans le psychisme. D'autre part, l'invention freudienne de la réalité psychique nous permet de penser l'espace d'une « seconde mort », d'un « entre deux morts » qui serait un espace symbolique et social. Ces deux approches accouplées, articulant le singulier et l'universel, nous introduiront à une réflexion sur le déterminisme, abordé, cette fois, de façon généalogique.

L'économie de la pulsion de mort et l'irreprésentable fin de soi-même

LA VIE : SE SÉPARER DE SON ENVIRONNEMENT

La conception de la mort chez Freud revêt d'abord une dimension économique : elle est réduction des tensions à zéro. Seul le moi en inhibant cette réduction des tensions jusqu'à son point fatal préserve la vie du sujet (Freud, 1895, p. 326). Cette conception, datée, d'un moi « inhibiteur » éclaire ce que Freud entend par *Bindung* (liaison) et *Entbindung*

(déliation) lorsqu'il évoque les pulsions de vie et de mort. On pourrait ainsi imaginer une corrélation entre l'apparition de la pensée et la crainte de la mort. En effet, le travail de pensée, intimement lié au développement du moi, est essentiellement un travail de liaison, celui d'un acte avorté.

Freud indique dans « L'esquisse » (Freud, 1895) que l'excitation psychique a toujours tendance à reprendre les mêmes voies neuronales déjà frayées. Ce qu'identifie Freud, c'est que l'être humain a toujours tendance à ne pas penser « de nouveau », c'est-à-dire à ne pas penser, à faire l'économie de la pensée. En se comportant ainsi, il réduit certes sa tension psychique, mais il revient dans le même temps vers l'indistinction.

La notion de vie chez André Pichot nous paraît pouvoir mettre en relief la conception freudienne. Dans son ouvrage sur *l'Histoire de la notion de vie* (Pichot, 1993), celui-ci propose de définir la vie comme un écart par rapport à l'environnement. Ainsi est vivant ce qui s'écarte du destin de l'environnement. De la même façon chez Freud, la vie est cette tension, éphémère, qui contrecarre le retour à l'inanimé. La vie serait donc caractérisée par le fait qu'une chose devient plus ou moins imprévisible par rapport à son environnement : le destin d'une fleur est plus prévisible que celui d'un animal et celui d'un animal plus prévisible que celui d'un humain. Dans cette optique, Jung pense également la vie comme différenciation, individuation de son propre parcours, non réductible aux aléas

de l'environnement. En ce sens, l'uniformité et l'indistinction représentent un grand péril pour l'être vivant. On comprend mieux ainsi le rapport entre compulsion de répétition, qui confère à la vie d'âme son « caractère démonique » (Freud, 1996, p. 172), et pulsion de mort. En effet, la vie, c'est le travail de la différence. Freud cite d'ailleurs cette définition d'Hartmann, pour qui la mort est « la conclusion du développement individuel » (Freud, 1920, p. 320).

Lorsque Freud affirme d'emblée, dans le *Roman familial des névrosés*, qu'un des effets les plus nécessaires et les plus douloureux du développement de l'individu est de se détacher de l'autorité de ses parents, dit-il autre chose ?

François Pommier nous relate le cas d'Anne, qui se sent « comme morte » depuis l'assassinat de son père. Le processus d'individuation est fragile, toujours susceptible d'arrêt, de retour ou de pétrification lors d'atteintes aux *images* parentales. Lacan a insisté sur le caractère centripète de l'œdipe, qui pourrait être parfois un siphon mortel pour le sujet, le plongeant dans l'indifférenciation.

L'influence de « L'esquisse d'une psychologie scientifique » est sensible dans l'*Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920). Il faut également rappeler que Freud est, à l'époque de « L'esquisse », fasciné par l'électricité, dont les possibilités paraissent illimitées. Passionné par le cerveau et l'électricité, il retourne plusieurs fois au pavillon de l'électricité lors de l'ex-

position universelle. La mort sera plus tard synonyme d'un « électroencéphalogramme plat ».

L'optique économique développée par Freud pour rendre compte de la mort est approfondie avec la seconde topique et le caractère conservateur attribué aux pulsions. Freud parle du travail « silencieux » de la pulsion de mort. Maladie et mort sont théoriquement liées. En effet, les deux sont retour en arrière, régression mortifère : « L'essence de la maladie de l'esprit consiste en le retour à des états antérieurs de la vie d'affect et de la fonction » (Freud, 1915b, p. 141).

Avec la seconde topique et le narcissisme, la vie est pensée comme investissement pulsionnel de soi-même, au travers de ce qu'il est convenu d'appeler « l'amour-propre ». La mort est conçue à l'inverse comme un absolu désinvestissement suivant le principe de nirvana (c'est-à-dire l'annulation de toute tension). Pour Lacan : « Il n'y a pas, en effet, de plus radical retour à zéro que la mort » (Lacan, 1998, p. 243).

L'économie psychique développée par Freud est marquée par cette attraction vers la mort. De ce point de vue, une symétrie existe entre les approches freudienne et nietzschéenne. Pour Freud, proche en cela de Schopenhauer, « Le but de toute vie est la mort » (Freud, 1920, p. 310) et la vie simple « détour menant à la mort », alors que pour Nietzsche la mort est au service de la vie. Cette finalité est sensible dans la trinité présentée par Nietzsche dans son *Zarathoustra* sous la forme du

chameau, du lion et de l'enfant (le porteur, le destructeur et le créateur de valeurs), cette trinité rappelant celle de l'hindouisme avec Brahmâ, Vishnou et Shiva.

Pourtant, c'est Empédocle et non Nietzsche que Freud invoque pour justifier son nouveau dualisme. Pour Empédocle (que Freud cite notamment dans « Analyse sans fin, analyse avec fin », Freud, 1985) la vie est le tissage de deux principes : l'amitié (*Philia*) et la discorde (*Neikos*).

Il y a combat, alternance d'une prévalence de l'un sur l'autre. Le caractère rythmique dont Freud a affublé les pulsions n'a été que peu approfondi après « L'esquisse ». Il rend pourtant bien compte du conflit pulsionnel et des attractions et répulsions en fonction de l'économie psychique du sujet. Cela n'est pas sans faire penser à la théorie musicale, où il s'agit encore de produire des tensions et de les résoudre afin de procurer par ces contrastes du plaisir. Freud évoque ainsi le « rythme-hésitation » (Freud, 1920, p. 312) quant aux pulsions vitales.

L'appel à Empédocle par Freud sonne comme une clôture de sa réflexion sur les causes psychiques. La pulsion de mort devient alors l'ultime explication de certaines manifestations psychiques auparavant inexplicables. En particulier, la douleur d'exister et la douleur d'être homme se manifestent par ce que Freud a appelé « réaction thérapeutique négative », où le terme de « négatif » souligne le sens pris par la cure. En ce sens, « la vie ne veut pas gué-

Collection « Le Carnet PSY »
dirigée par Manuelle Missonnier

Écrite par des cliniciens pour des cliniciens, la revue mensuelle *Carnet/PSY* (www.carnetpsy.com) est un outil fédérateur des professionnels de la psyché. Source d'informations sensibles, c'est aussi une vivante agora accueillant les débats actuels qui dynamisent les pratiques.

Les ouvrages de la collection « Le Carnet PSY » actualisent, développent et prolongent les temps forts éditoriaux plébiscités par les abonnés de la revue.

Praticiens avertis et étudiants trouveront dans ces dossiers et documents des repères organisateurs pour relever le défi du soin.

PARMI LES TITRES DÉJÀ PARUS

Sous la direction de

Alain Braconnier et **Bernard Golse**

*Dépression du bébé,
dépression de l'adolescent*

Sous la direction de

Michèle Emmanuelli et **Hélène Suarez-Labat**

*L'examen psychologique du jeune enfant
Construction psychique et émergence des processus de pensée*

Sous la direction de

Bernard Golse et **Pierre Delion**

Autisme : état des lieux et horizons

Sous la direction de

Blaise Pierrehumbert

L'attachement, de la théorie à la clinique

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com